LE TONNELIER,

OPÉRA BOUFFON EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉ D'ARIETTES.

Revu, corrigé, & tel qu'il a été représenté à Paris, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.

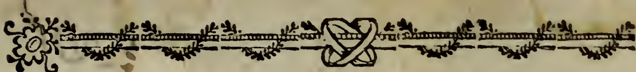
NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DIDOT l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée, près du Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.



ACTEURS.

MARTIN, Tonnelier, Tuteur de Fanchette.

FANCHETTE, jeune Payſanne, aimée de Martin, amoureuſe de Colin.

COLIN, jeune Milicien réformé, garçon Tonnelier chez Martin, & amoureux de Fanchette.

SEP, Vigneron du voiſinage.

GERVAIS, Meunier du Village, Oncle de Colin.

La Scene eſt au Village, dans la Boutique de Martin.

L'action commence ſur les deux heures après midi ; elle dure environ huit heures.

La piece eſt un mêlange de l'ancien & du nouveau genre.



LE TONNELIER,

OPÉRA BOUFFON.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une boutique de Tonnelier. Au fond, sur un des côtés, la porte de la rue ; du côté opposé, la porte d'une chambre : sur le devant de la Scene, & à gauche des Acteurs, une colombe ; plus loin, un tonneau ; à droite, un chevalet, & dans la coulisse, un cuvier qui est à moitié avancé sur la Scene.

COLIN, FANCHETTE.

DUO.

FANCHETTE.

Non, non, je ne veux pas.

COLIN.

Hé ! mais, jarni, par quel caprice,
A mon cœur plein de tes appas
Peux-tu faire cette injustice ?

FANCHETTE.

Laisse-moi, Colin.

COLIN.

Donne-moi ta main.

FANCHETTE.

Non, non, laisse-moi, Colin.

COLIN.

Si, si, donne-moi ta main.

ENSEMBLE.

Fanchette. Mais finis donc.
Colin. Non, non, non.

Fanchette. Finis donc.
Colin. Non.

COLIN.

Par la jarni, je t'aime, & je veux t'en donner des preuves.

FANCHETTE.

AIR: *Eh rli & rlan.*

Colin, il faut de la prudence.

COLIN.

Eh ventrebleu, j'ai de l'amour.
Oui, je veux malgré ta défenſe,
Le dire à chaque inſtant du jour.
Sous tes loix mon ame enrôlée,
D'un pas vainqueur & triomphant;
Eh, rli, & rlan,
Prétend marcher mêche allumée,
Eh rlan tan plan.
Tambour battant.

FANCHETTE.

AIR: *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Tu parles toujours en Soldat.

COLIN.

C'eſt que nous avons du ſervice.
N'ai-je pas ſoutenu l'Etat
Pendant trois ans dans la milice?

FANCHETTE.

Et l'on t'a réformé cependant.

COLIN.

C'eſt qu'on avoit peur que je devîns trop grand.

FANCHETTE.

Prend garde qu'on ne te donne encore ton congé.

COLIN.

Qu'appelles-tu mon congé.

FANCHETTE.

Not' Maître ne cherche qu'une occaſion pour te renvoyer. Ne t'apperçois-tu pas, depuis quelque-temps, qu'il eſt toujours grondeur, quand il te parle de mauvaiſe humeur?

COLIN.

Je ne l'ai jamais vu trop agréable.

FANCHETTE.

Hier il étoit ſous la treille, & je l'épiois ſans qu'il me vît; il étoit agité, frappoit du pied. Ce coquin de Colin me déplaît, diſoit-il, c'eſt un pareſſeux, un railleur, il me débauche Fanchette, il faut que je le chaſſe.

COLIN.

Comment tu crois qu'il eſt amoureux de toi à ſon êge?

FANCHETTE.

J'en ſuis ſure.

COLIN.

Quelles preuves en as-tu?

FANCHETTE.

Beaucoup.

AIR.

C'eſt un propos, c'eſt un regard,
Que je remarque par haſard ;
Mais malgré ſes tendres diſcours,
Quand il ſoupire,
Il me fait rire
De ſes amours.
Si je cours, il eſt le premier
A s'empreſſer pour m'égayer ;
Mais l'ardeur lui manque ſoudain,
Et ſon courage,
Glacé par l'âge,
Reſte en chemin.
Lorſque j'eſſaie une chanſon,
S'il veut entrer à l'uniſſon,
Notre *duo* prouve d'abord
Que la vieilleſſe
Et la jeuneſſe vont mal d'accord.

COLIN.

Comment ! ce vieux reître oſe venir en maraude ſur un terrein que je conſerve ? Mille yeux ! Par la trente mille hallebardes, je veux....

FANCHETTE, *l'arrêtant.*

Que veux-tu faire ?

MARTIN, *dans la couliſſe.*

Oui, oui, j'irai....

COLIN, *prêtant l'oreille & prenant ſes outils.*

Me mettre à l'ouvrage.

FANCHETTE.

Tu as raiſon, voilà notre Maître ; travaille, Colin, travaille, & s'il te gronde ne réponds rien, entens-tu, mon ami ?

COLIN.

Va, ne crains-rien, laiſſe-moi faire.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS. MARTIN, *avec un paquet de cerceaux & d'ozier.*

MARTIN, *d'un ton grondeur.*

Ue fait-on ici ?

AIR : *Tonrelon ton ton.*

(*D'un ton radouci.*)

A travailler, toujours je vois Fanchette.

FANCHETTE.

Ah not' Maître, vous ne ſauriez croire comme nous nous occupons quand vous n'y êtes pas.

MARTIN, (*continuant l'air précédent.*)

C'est fort bien fait.... que hache ce frippon?

COLIN.

Not' Bourgeois, c'est un cerceau que je....

MARTIN.

Tais-toi.

(*Poursuivant l'air.*)

L'aimable enfant. Ah! qu'elle est gentillette!

COLIN, *continuant l'air en travaillant.*

Mais ce n'est pas gibier pour un Barbon.

MARTIN.

Qu'est-ce que tu dis?

COLIN.

Je chante. (*Il acheve l'air.*)

Ton relon ton ton,
Tontaine ma tontaine,
Ton relon ton ton,
Tontaine, ma ton ton.

MARTIN.

Je ne veux pas que tu chantes.

COLIN.

Comment je...

MARTIN.

Je ne veux pas que tu parles.

COLIN.

Ni parler, ni chanter?

MARTIN.

Non, je veux que tu travailles.

COLIN, *chantant.*

Travaillons, travaillons de bon courage.

MARTIN.

Mais je crois que tu te moques de moi?

FANCHETTE, *à part.*

Tais-toi donc?

MARTIN, *à Colin.*

Qu'as-tu fait pendant que j'étois dehors? Voyons, la futaille de Monsieur Simon est-elle chez lui?

COLIN.

Elle est prête à revenir.

MARTIN.

Le baquet de la commère Jeanne?

FANCHETTE.

Je l'ai reporté, not' Maître.

MARTIN.

D'où vient ce coquin n'y alloit-il pas?

COLIN.

Et pargué! je faisois l'ouvrage de la boutique.

MARTIN.

L'ouvrage de la boutique? L'ouvrage de la boutique.....

Tiens, fainéant, regarde; ne voilà-t-il pas le cuvier du pere Sep? Ce cuvier qu'on attend! Ce cuvier qu'on me demande depuis huit jours! Ce cuvier qui.... que.... Pourquoi n'eſt-il pas fini? Dis?

COLIN.

Eh! là, là, méchant; ne vous échauffez pas tant; la gorge vous enfle que ça fait trembler.

FANCHETTE.

Il ne ſe taira pas. (*à Martin*) Regardez-moi donc not' maître. (*lui paſſant la main ſous le menton.*) Je parirai que vous avez fait votre barbe aujourd'hui?

MARTIN.

Pourquoi cela?

FANCHETTE.

C'eſt que je vous trouve beau comme tout.

MARTIN, *riant & prenant la main de Fanchette.*

Tout de bon, mon petit chat.

COLIN, *chante d'un ton ironique & chargé.*

Ah! le bel oiſeau, vraiment....

MARTIN.

Encore? voilà un coquin qui aime terriblement à chanter.

FANCHETTE.

Eh! laiſſez le chanter, travaillez un peu avec nous, pour nous donner courage.

MARTIN.

Eſt-ce que ça te feroit plaiſir?

FANCHETTE.

Oh! beaucoup.

COLIN.

Vous chanterez bien auſſi un petit air, not' bourgeois; vous qui chantez tous les Dimanches au lutrin.

MARTIN.

Tu ne te tairas pas.

FANCHETTE, *à Martin.*

Il a raiſon; chantez quelque choſe; votre voix me réjouit comme le violon du Ménétrier.

MARTIN.

Tu veux que je chante? Moi? moi?

FANCHETTE.

Oui, & nous ferons chorus.

MARTIN.

Allons donc.

(*Il ôte ſon habit, & reſte en veſte pour travailler.*)

ARIETTE.

C'eſt pour le Dieu du vin
Qu'il faut nous mettre en train;
A l'ouvrage livrons-nous gaiement,
En attendant qu'un doux inſtant
De nos peines nous dédommage.
A grands coups,

Hâtons-nous,
Signalons notre courage;
Demain l'amour
Aura ſon tour.

ENSEMBLE.

FANCHETTE.
Travaillons,
Travaillons ardemment;
Demain l'amour
Aura ſon tour.

MARTIN.
Travaillons ardemment;
Pan, pan, pan, pan.
Demain l'amour
Aura ſon tour.

COLIN.
Travaillons ardemment,
Patapan, patapan;
Demain l'amour
Aura ſon tour.

MARTIN, *ſeul.*
Climene au cabaret
Vit un jour Colinet;
La Bergere voulut ſe fâcher:
Mais l'amant, ſans s'effaroucher,
Lui dit, en lui donnant un verre:
Paix, tais-toi;
Si je boi,
C'eſt à ta ſanté, ma chere;
Demain l'amour
Aura ſon tour.

TRIO.
Travaillons ardemment;
Demain l'amour
Aura ſon tour.

MARTIN, *après le Trio.*
Oh ça, Fanchette, c'eſt à toi maintenant. Dis-moi quelqu'une de ces jolies chanſons, que tu chantes quand tu es ſous l'ormeau avec tes compagnes.

FANCHETTE.
Ah! volontiers. Laquelle aimez-vous mieux?

MARTIN.
Eh! celle que j'entends ſi ſouvent, qui dit.... Elle me paroît toujours nouvelle, quand c'eſt toi qui la chantes.

FANCHETTE, *chante avec lenteur.*
Il étoit une fille, une fille d'honneur....

MARTIN.
Non, ce n'eſt pas ça. Elle n'eſt pas mauvaiſe celle-là; mais c'eſt une plus nouvelle.

FANCHETTE, *chantant bien fort.*
Les oiſeaux de ce bocage....

MARTIN.
Oh! ce n'eſt pas encore ça.... Il n'y a point d'oiſeaux dans celle que je veux dire.... ça commence par un verger.... dans un amour, & puis un jardin; de fillette.... ſur des raiſins.

FANCHETTE, *chantant comme il faut.*

ROMANCE.
Dans un verger, Colinette,
Vit un jour un beau raiſin;

Elle

Elle ſe croyoit ſeulette ;
Vîte, elle y porta la main :
Prenez garde, Colinette,
L'Amour veille en ce jardin.
Dans un coin comme en un gîte,
Le frippon l'attendoit là ;
Il ſaiſit ſa main bien vîte,
Et de ſon arc la bleſſa ;
La pauvre fille interdite,
Fit un cri, puis ſoupira.
Ah ! ah ! dit-il, ma poulette,
Vous venez donc vendanger ?
La faute, belle indiſcrete,
Va vous donner à ſonger :
En vendange une fillette
Court ſouvent plus d'un danger.

MARTIN.

Comme c'eſt chanté ! ça me pénetre juſqu'au fond du cœur : il faut que je t'embraſſe pour te récompenſer. (*Il s'approche les bras ouverts.*)

COLIN, *ſe mettant au devant.*

Not' Bourgeois, v'là mon maillet qui ſe démanche.

MARTIN, *le repouſſant avec colere.*

Eh ! va-t'en au diable avec ton maillet ; raccommode-le.

FANCHETTE.

Nous irons demain à la fête ? n'eſt-ce pas ?

MARTIN.

Oui, oui, nous irons nous deux, ma petite.... Mais voyez cet inſolent.

FANCHETTE.

Oh ! comme nous danſerons, comme nous chanterons not' Maître. Eſſayons un rigaudon, pour nous mette en train. (*Elle le prend par la main & chante.*)

Allons danſer ſous ces ormeaux....

MARTIN.

Oui, oui, nous danſerons demain ; pour le préſent j'ai autre choſe à faire. J'ai promis en rentrant d'aller chez le voiſin pour mettre une piece en perce. Fanchette, pendant ce temps-là, va-t-en tricoter au jardin, va, mon enfant, va....

FANCHETTE.

Mais, je ſuis bien ici.

MARTIN.

Non, fais ce que je te dis, j'ai mes raiſons pour cela.... va, va, mon petit chat.... Tu empêcheras les poules de grater dans le jardin, entens-tu ? (*à Colin.*) Et toi, travaille, ou morbleu....

COLIN, *ſans l'écouter.*

Y allons danſer ſous les ormeaux....
En revenant de Charenton....

Promenez-vous belle,
Promenez-vous donc...

SCENE III.

COLIN, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Colin, Colin, eſt-il parti?

COLIN.

Oui, viens, viens.

FANCHETTE.

Tiens, comme nous allons demain à la fête, prends ce ruban dont une Dame de la Ville m'a fait préſent l'autre jour. Je l'ai reçu à ton intention, mon ami, pares-t-en à la mienne.

COLIN, *d'un ton de jalouſie.*

Eſt-il bien vrai que ce ſoit d'une Dame.

FANCHETTE, *vivement.*

Oh! pour cela, oui, je t'aſſure. C'eſt de cette Dame à qui je vais ſouvent porter des fruits.

COLIN.

Ecoute, Fanchette.

FANCHETTE.

Quoi! qu'eſt-ce? Eſt-ce que tu aurois déjà de la jalouſie!

COLIN.

Oh que nenni! ça te feroit venir l'idée d'm'en donner.

FANCHETTE.

Ah ça, Colin, pendant que nous ſommes ſeuls, dis-moi: comment ferons-nous pour nous marier?

COLIN.

Eh pardi! comme les autres. Qu'eſt-ce qu'il y a donc-là de ſi difficile?

FANCHETTE.

C'eſt que not' Maître n'y conſentira jamais.

COLIN.

Ah! faudra bien qu'il y conſente: après tout, eſt il ton pere? Eſt-il ta mere?

FANCHETTE.

Non: mais depuis que je les ai perdus, c'eſt lui qui m'éleve, & je n'aurois jamais la force de réſiſter à ſa volonté.

COLIN.

Ah! je lui parlerai moi, laiſſe faire.

FANCHETTE.

Tu n'es pas aſſez raiſonnable; tu gâterois tout.

COLIN.

Aimes-tu mieux l'épouſer?

FANCHETTE.

Nenni, vraiment.

COLIN.

Eh bien ! dame, arrange donc ça, tu dis qu'il veut de toi pour sa femme, qu'il ne voudra pas que tu sois la mienne ; tu voudrois bien m'épouser, & tu serois fâchée de le mécontenter.

FANCHETTE.

Je voudrois que tu imaginasses quelque moyen de le déterminer, sans que ça vint tout-à-fait de nous.

COLIN.

Attends ; par ma foi, tu me fais songer à une chose qui peut nous servir.

FANCHETTE.

Qu'est-ce que c'est, voyons !

COLIN.

Maître Martin doit cent écus à mon oncle Gervais le meunier ; tu sais qu'il est dans nos intérêts, laisse faire... faudra que le Bourgeois nous marie, ou...

FANCHETTE.

Eh bien ?

COLIN.

Eh bien ! laisse-moi... je ne t'en dis pas davantage.

FANCHETTE.

Et moi, la premiere fois qu'il me défendra de te parler, je lui dirai tout ce que je pense.

COLIN.

Je suis d'avis d'aller chez mon oncle.

FANCHETTE.

Non, il sera assez tôt quand ta journée sera faite ; je m'en vais bien vîte, de peur que not' Maître ne revienne & ne nous trouve ensemble. Adieu, mon ami Colin.

COLIN.

Adieu, Fanchette ; laisse-moi donc baiser ta main.

FANCHETTE.

Tantôt, tantôt ; songe à ton ouvrage.

COLIN.

Ho ! qu'elle est gentille ! tatigué ! je ne me sens pas d'aise.

SCENE IV.

COLIN, *seul.*

ARIETTE.

Quand je vois Fanchette,
Certain je ne sais quoi
Me met tout hors de moi.
Quand je vois Fanchette,
Je regrette
De ne pouvoir toujours
Parler de mes amours.

La chose la plus belle,

C'eſt un joli minois ;
Sa vue eſt toujours nouvelle,
Même après cent fois.
Auprès d'une fille
Gentille,
Le cœur s'en va,
Et l'on a
Du plaiſir à cela.
Quand je vois Fanchette, &c.



SCENE V.

MARTIN, COLIN.

MARTIN, *(de la couliſſe.)*
FAnchette ?

COLIN, *(à part, travaillant.)*
Voyez-vous ! toujours Fanchette !

MARTIN.
Colin, où eſt Fanchette ?

COLIN, *à part.*
Divertiſſons-nous à l'impatienter.
(Il rédit le couplet ci-devant.)
En revenant de Charanton,
Promenez-vous belle,
Promenez-vous donc.

MARTIN, *après l'avoir écouté d'un air impatient.*
Colin ;

COLIN.
Au diable ! (*continuant le couplet.*)
Je rencontris, &c.

MARTIN, *lui mettant la main ſur la bouche.*
Chanteur maudit, m'écouteras-tu ?

COLIN.
Ah ! c'eſt vous, not' Bourgeois ? Eh ! que diable, vous criez comme un ſourd.

MARTIN.
Pourquoi ne me réponds-tu pas quand je te parle ?

COLIN.
Pourquoi m'interrompez-vous quand je travaille. J'étois dans l'enthouſiaſme, encore un coup de verlope, & je vous finiſſois une douve d'un propre...

MARTIN.
Il n'eſt pas queſtion de cela.

COLIN.
J'aurois donné ſix francs que cette douve fût finie à mon goût.

MARTIN.
Je te dis encore une fois, qu'il n'eſt pas queſtion.

COLIN, *avec emphase.*

Voyez quel tour ça prenoit, quelle grace, quelle délicatesse!

MARTIN.

Veux-tu te taire.

COLIN.

Morbleu, après cela je ne travaille plus, & je jette tout au diable. (*Il jette son ouvrage sur les jambes de Martin.*)

MARTIN.

Aye... ce coquin m'a estropié.

COLIN.

Dame, excusez; que ne vous rangiez-vous? c'est un reste de feu de l'action.

MARTIN.

Peste soit de l'action! Où est Fanchette?

COLIN.

Fanchette? Elle n'est pas ici.

MARTIN.

Je le sais bien.

COLIN.

Pourquoi donc me la demandez-vous? Laissez-moi travailler.

MARTIN.

Je te demande en quelle maison, en quel endroit, chez quelle personne elle est allée? Est-ce assez m'expliquer? M'entends-tu?

COLIN.

Oh! oui, cela est clair. Savez-vous bien le Jardin de M. Persil?

MARTIN.

Oui.

COLIN.

Eh bien, ce n'est pas là. Mais au bout de ce jardin, entrez chez Magdeleine le Hargneux, qui vous montroit à deux doigts du temps de votre défunte d'heureuse mémoire; c'est-là. Etes-vous content?

MARTIN.

Oui: excepté de tes réflexions, qui sont impertinentes. Mais changeons de propos. J'ai une grace à te demander.

COLIN.

AIR:

Nous autres bons villageois.

Ah, ah! voyons, de quoi s'agit-il?

MARTIN.

De décamper d'ici tout-à-l'heure.

COLIN.

Qui!

MARTIN.

Toi.

COLIN.

Moi! allons donc, vous voulez rire.

MARTIN.

Non, non, je ne ris pas. C'est tout de bon.

COLIN.

Vous riez tout en disant ça.

MARTIN.

Eh! non, je ne ris pas; c'est tout de bon, je te dis... &... tout de bon.

COLIN.

Eh bien not' Maître, v'la qu'est dit; je m'en vas; nous compterons même une autre fois, si ça vous fait plaisir; mais quoique nous nous quittions: ça n'empêche pas que nous ne restions amis, n'est-ce pas?

MARTIN.

A la bonne heure, mais que ce soit de loin.

COLIN.

Vous ne me refuserez peut-être pas non plus un petit plaisir?

MARTIN.

Qu'est-ce que c'est?

COLIN.

De venir à la noce.

MARTIN.

La noce de qui?

COLIN.

Eh pardi! de Fanchette & de moi.

MARTIN.

Ecoute, Colin; vois-tu bien ce bras-là?

COLIN.

Oui, parbleu, il ressemble l'épée d'un maltotier; il branle dans le manche.

MARTIN.

Devines-tu à-peu-près ce qu'il peut peser, muni d'un bon bâton?

COLIN.

Non.

MARTIN.

Eh bien! s'il t'arrive de dire mot à Fanchette, je te l'apprendrai, souviens-t-en.

COLIN.

Allons donc.

DUO.

MARTIN.	COLIN.
Prends garde à toi;	Comment à moi?
Crains mon courroux,	Que ferez-vous?
Morbleu, ce bras t'étrillera.	Parbleu nous verrons ça.

COLIN.

Sans adieu, not' Maître; je reviendrai bientôt voir si vous

êtes toujours dans les mêmes ſentimens. Au revoir, Bourgeois.

(Il part en chantant.)

En revenant de Charanton.

SCENE VI.

MARTIN, *ſeul.*

L'Air goguenard de ce coquin me donneroit à penſer qu'il s'entend avec Fanchette... Je veux m'éclaircir là-deſſus, & ſavoir à fond ce qu'elle penſe... En attendant remettons-nous les ſens avec un doigt de vin.... Par bonheur j'ai ma dame jeanne pleine ſur moi....

ARIETTE.

Loin des ſoucis & des alarmes,
L'eſprit en paix, le cœur joyeux,
Autrefois avec mille charmes
Le bon vin s'offroit à mes yeux.

Lorſque par une chanſonnette,
Je célébrois un ſort ſi doux,
Pour la rendre plus guillerette,
Ma gourde mêloit ſes gloux gloux.

Aujourd'hui quelle différence!
Ma bouteille n'a plus d'appas,
Et Bacchus, pour ma pénitence,
A l'Amour a cédé le pas.

SCENE VII.

MARTIN, FANCHETTE.

FANCHETTE, *avec gaieté.*

VOus êtes de bonne humeur, not' Maître, car on vous entend chanter de loin.

MARTIN.

Voici la friponne. (*bruſquement.*) D'où venez-vous?

FANCHETTE, *intimidée.*

De chez Magdeleine.

MARTIN.

Qu'avez-vous-là?

FANCHETTE.

C'eſt un gâteau que Magdeleine m'a donné pour goûter avec Colin.

MARTIN.

Et l'avez-vous vu Colin?

FANCHETTE.

Non, vraiment.

MARTIN.

Regardez-moi là, que je voie ſi vous mentez.

FANCHETTE, *tremblante.*

Je ne ments pas, demandez plutôt.

MARTIN, *d'un ton plus doux.*

Ecoute : Fanchette, ne te fâche pas ; car tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, c'est pour ton bien : je viens de renvoyer Colin ; c'est un mauvais sujet, un libertin ; promets-moi de ne plus revoir ce drôle-là.

FANCHETTE.

Vous avez renvoyé Colin ? Pourquoi donc ? Quel mal a-t-il fait ?

MARTIN.

Quel mal ? Il est trop jeune d'abord ; & puis trop paresseux quand je suis à la maison, & trop éveillé quand je n'y suis pas. Enfin, suffit, il me déplait.

FANCHETTE.

Mais il est plein d'attention pour moi.

MARTIN.

Tant pis, morbleu ; tant pis, voilà le mal.

FANCHETTE.

Mais voyez le grand mal.

AIR.

Près de moi dans la boutique ;
Colin travaille du matin :
L'ouvrage fait, il s'applique
A cultiver notre jardin.
Par fois à la cli-mussette ;
Quand le jour tombe & s'en va ;
Nous jouons sous la coudrette :
Quel mal trouvezvous donc-là !

MARTIN.

Voilà ce qui me chagrine,
Tu fuis souvent seule au jardin,
Puis afin qu'il te devine,
Tu dis, c'est fait, c'est fait, Colin :
Colin accourt : réponds de grace ;
Qu'arrive-t-il de tout cela ?

FANCHEETTE.

Je suis prise, il prend ma place ;
Quel mal trouvez-vous donc là ?
Quand je suis ici seulette,
Ne venez-vous pas près de moi
Me dire, chere Fanchette,
Tiens, je brûle d'amour pour toi ;
Colin en agit de même ;
Puis-je me fâcher de ça ?
Comme vous il dit qu'il m'aime ;
Quel mal trouvez-vous donc là ?

MARTIN.

Enfin, je ne veux plus que tu lui parles. Fais-moi ce plaisir, ou je me fâcherai.

FANCHETTE,

FANCHETTE, *d'un air piqué.*

Et s'il vient me parler lui ?

MARTIN.

Ferme-lui la porte au nez.

FANCHETTE, *encore plus piquée.*

Si je le rencontre dans la rue ?

MARTIN.

Tourne-lui le dos ; fais ce que je te dis, Fanchette, fais ce que je te dis, tu ſeras ma petite femme, je me ferai beau pour te plaire. Je t'aimerai, je te careſſerai, je te... Tu bailles ?

FANCHETTE.

A propos.

MARTIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

FANCHETTE.

Maître perſil a envoyé ſon garçon ici.

MARTIN.

Pourquoi faire ?

FANCHETTE.

Pour vous dire que leur bourgeois arrivoit ce ſoir, & qu'il falloit lui porter votre mémoire pour être payé de ce que vous avez fourni pour ſon jardin.

MARTIN.

Parbleu, il y a aſſez de temps qu'il me fait attendre.

FANCHETTE.

Il faut y aller ce ſoir.

MARTIN.

Ce ſoir ; allons, ne perdons point de temps, c'eſt de l'argent qui me revient ; ſais tu à peu près ce qu'il me doit ?

FANCHETTE.

Non, vous l'avez écrit là-haut.

MARTIN.

Bon ; c'eſt un compte qui ſera bientôt fait. Voyons.

FANCHETTE.

Vous ſeriez plus tranquille dans votre chambre.

MARTIN, *prend une douve, & s'aſſied.*

Quatre tonneaux bien reliés, preſque tous neufs, pour recevoir l'eau des puits, à quatre francs chacun, ça fait... quatre & quatre font huit. Huit & huit... Combien ça fait-il ?

FANCHETTE.

Huit & huit font ſeize.

MARTIN, *tire de ſa poche de la craie blanche, & additionne ſur la douve.*

Oui, oui, c'eſt juſte, ça fait ſeize francs ; en ſeize poſe ſix... Non, non, ce n'eſt pas cela.

FANCHETTE.

Vraiment non, ce n'eſt pas cela.

MARTIN.

Tu dis huit & huit font ſeize, n'eſt-ce pas ?

FANCHETTE.

Sans doute.

MARTIN.

Eh bien, huit & huit... font... Ce n'eſt pas cela non plus. *(jetant la douve par terre.)* Ce maudit Milicien m'a tout étourdi ; je ne ſais plus ce que je fais.

FANCHETTE.

Je vous dis encore une fois, que vous ſeriez plus tranquille dans votre chambre ; il y a une plume & du papier.

MARTIN.

J'y vais, j'expédierai ça tout de ſuite, afin que j'aie encore le temps de travailler à ce cuvier pour paſſer une heure avec toi : cela te fera-t-il plaiſir ?

FANCHETTE.

Oui : *(à part.)* pendant ce temps-là, Colin viendra peut-être.

MARTIN, *à part.*

Elle dit oui ; la pauvre enfant m'aime toujours ; en attendant, tiens, occupe-toi à arranger la boutique ; remets tous ces outils en leur place ; balaie ces coupeaux, accoutume-toi de bonne heure au ménage.

FANCHETTE.

Allez, allez, ſongez à votre mémoire, & ne perdez pas de temps.

MARTIN.

Si quelqu'un vient me demander, dis que je ſommeille, que je ne me porte pas bien, afin qu'on ne m'interrompe pas.

(Il ſort.)

SCENE VIII.

FANCHETTE, *ſeule.*

RECITATIF.

PEndant qu'il eſt occupé, voyons
Si Colin n'eſt point aux environs.
Qu'aura-t-il fait ! Dois-je eſpérer
De le voir bientôt arriver ?
J'entends du bruit... On ouvre... c'eſt lui-même !
C'eſt Colin : quel plaiſir extrême !
Colin ? Colin ? Mais je n'entends plus rien ?
Ah ! je l'appelle en vain.

AIR.

Qu'il tarde à ma tendreſſe
De te voir cher Colin !
Viens, viens à ta Maîtreſſe
Annoncer ſon deſtin.
Qu'un doux eſpoir t'amene,
Qu'il raſſure mon cœur,
Et qu'il faſſe à ma peine

Succéder le bonheur.
Si l'amour nous rassemble,
S'il protege nos feux,
S'il nous unit ensemble,
Que nous serons heureux!
Nos ames enchaînées
Au gré de leurs desirs,
Se verront couronnées
Par la main des plaisirs.

SCENE IX.

COLIN, FANCHETTE.

FANCHETTE, *d'un air piqué.*

IL ne viendra pas. S'il savoit que je l'attends; mais il ne peut pas deviner; comment lui faire savoir? Où est-il?

COLIN, *s'étant approché doucement à côté d'elle.*

Me voilà.

FANCHETTE, *avec joie.*

Ah! je t'attendois avec impatience. As-tu vu ton oncle?

COLIN, *avec vivacité.*

Il va venir: où est allé maître Martin?

FANCHETTE, *avec vivacité.*

Dans sa chambre faire un mémoire.

COLIN.

Bon, nous aurons le temps de causer ensemble; car j'ai bien des choses à te dire.

FANCHETTE.

Et moi bien du plaisir à te voir.

COLIN.

Mais ne nous entendra-t-il pas? car les jaloux ont l'oreille fine.

FANCHETTE.

Non, non; tu sais que sa chambre est trop éloignée; & quand il viendroit, il marche trop pesamment, le bruit nous préviendroit. As-tu dîné?

COLIN.

Bon, j'avois bien autre chose à penser.

FANCHETTE.

Tiens, voilà un gâteau & une bouteille de vin dont Magdeleine m'a fait présent; faisons-en notre petit goûter.

COLIN.

A merveille. (*Il chante.*)
Et y allons gai, &c.

FANCHETTE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi donc, tu chantes toujours.

COLIN.

C'est que je suis de bonne humeur quand je suis auprès de toi. (*Il l'embrasse.*)

FANCHETTE, *se défendant.*
Eh ! mais ; eh ! mais... finiras-tu donc ?... Colin, ne badine pas comme cela, ou bien je me fâcherai.
COLIN, *d'un ton grivois.*
Bon, bon ; il n'y a pas grand mal, il faut s'égayer.
DUO.

COLIN.	FANCHETTE.
Tu vois ton ſerin dans ſa cage,	Mais ſi quelqu'un ouvre ſa cage,
S'il eſt ardent, vif & joyeux,	Adieu plaiſirs, jeux & ramage,
C'eſt qu'il ſait que ſon badinage,	Comme un éclair il partira,
Ses careſſes, ſon ramage,	Et ſa compagne gémira.
Enchante l'objet de ſes feux.	L'oiſeau ne ſera qu'un volage,
L'oiſeau ne ſera point volage ;	Comme un éclair il partira,
Non, non, ma chere il reſtera ;	Le perfide s'envolera.

Non, non, ma chere, il reſtera.

SCENE X.
LES PRÉCÉDENS, SEP.
SEP, *à moitié ivre.*
FOrt bien, fort bien, voiſins, vive la joie.
FANCHETTE.
O Ciel ! quel contre temps ! c'eſt le pere Sep ! Colin, tâche de le renvoyer..
SEP.
Comment, eſt-ce qu'il n'y a perſonne ci ? Eh, garçon, la boutique ?
COLIN.
Qu'eſt-ce que vous voulez, pere Sep ?
SEP.
Ah ! c'eſt toi, Colin ? comment te portes-tu, mon ami ?
FANCHETTE.
Ne faites pas tant de bruit, & dites doucement ce que vous voulez.
SEP.
Ce que je veux ? Ma foi je n'en ſais rien, je ne m'en ſouviens plus : cependant il faut bien que je ſois venu pour quelque choſe, car c'eſt tout ſimple ça.
COLIN.
Parlez donc bas.
SEP.
Comment, parler bas ; eſt-ce qu'il y a des malades ici ?
FANCHETTE.
Non, c'eſt not' maître qui dort.

SEP.

O ous veillez vous autres, n'eſt-ce pas?

Il dort? Eh ANCHETTE.

é, il me fait mourir de frayeur.

Le vilain COLIN.

ez-vous trouvé ce que vous vouliez dire?

Eh bi votre cuvier?

N'eſt-c SEP.

uvier? Non, ſi fait : ah! c'eſt juſte, je m' ſouviens,

M ſt mon cuvier que je voulois demander à maître

oui.

M

COLIN.

On vous le portera demain, pere Sep. Laiſſez-nous & allez vous coucher; bon ſoir.

SEP.

Comment, bon ſoir! que j' m'aille coucher! à qui parles-tu, mon ami? je m'en irai ſi je veux.

COLIN.

A votre aiſe.

SEP

Et je reſterai s'il me plait.

FANCHETTE.

Vous avez raiſon. (*à part.*) Jamais nous ne pourrons nous en défaire.

SEP.

Voilà un plaiſant olibrius, de vouloir envoyer coucher un Syndic de Communauté; Marguillier de la fabrique, un homme dans l'exercice des Charges, honnête homme, ce qui eſt de pis; & quant à ce qui eſt de ça..... (*à Fanchette.*) Oh ça, mon p'tit trognon, un petit baiſer pour faire la paix.

FANCHETTE.

Allez, allez, pere Sep, nous verrons cela une autre fois.

SEP.

Vous ne voulez pas? Eh bien la liberté, *libertas*. Je m'en vas. Au revoir.

COLIN.

Ah! par ma foi, nous ſommes bien heureux d'en être quittes.

FANCHETTE.

Ah! la vilaine choſe qu'un ivrogne!

SEP, *revenant.*

Dites donc, enfans de la joie, voulez-vous bien me permettre d'allumer ma pipe à votre feu?

FANCHETTE.

Tu as parlé trop tôt. Ah! le voilà encore.

COLIN.

Mais, pargué, ne criez pas ſi fort, papa.

SEP.

Eſt-ce que je parle haut? Je fais pourtant des ef-

forts pour adoucir ma voix. (*Il part*

FANCHETTE, *fort.*)

Oh ! je m'en vais, moi ; car il ne finira pa

SEP, *l'arrêtant.*

Reftez, reftez donc-là, p'tite mere ; que je n pas. (*appercevant la bouteille.*) Ah, ah ! qu'eft-ce chaffe vin ? Eft-il bon, enfans ? Voyons, je fuis altéré cà ? Du les diables. (*Il boit.*) Vous voulez bien me permet vous (*Il boit.*)

COLIN, *à Fanchette, qui s'impatiente.*

Mais Fanchette, que veux-tu ? Vaut mieux le laiffer que de l'obftiner. Eh bien, patron, êtes-vous défaltéré ?

SEP.

Pas tout-à fait, mais cela viendra. Oh ça, qu'eft-ce que je voulois dire ? Oui... Souvenez-vous de ça, je m'en retourne chez moi paifiblement.

COLIN.

Où allez-vous donc ? ce n'eft pas par-là.

SEP, *frappant d'un bâton.*

Hé ! Maître Martin ? (*A Colin & Fanchette, qui l'empêchent de frapper.*) Taifez-vous donc ; fi vous faites tant de bruit, vous réveillerez le Patron. Maître Martin.

FANCHETTE.

Sauve-toi vîte, Colin, le voici.

COLIN.

Ne t'inquiete de rien ; je vais trouver mon oncle, & je reviens tout-à-l'heure avec lui. (*Il fort, & Fanchette prend un balai & balaye la boutique.*)

SCENE XI.

MARTIN, FANCHETTE, SEP.

MARTIN.

QUi m'appelle ? Ah ! c'eft toi, pere Sep ?

SEP.

Oui, me voilà.

MARTIN.

Eh bien, comment ça va-t-il, notre ancien ?

SEP.

Comme ça, cahin, caha... Mon cuvier ?

MARTIN.

Ma foi je defcends exprès pour le finir ; demande à Fanchette.

FANCHETTE.

Ho pour ça oui.

SEP.

Dépêche-toi : en attendant je vais chez le voifin faire tirer bouteille, je paierons chacun chopine.

MARTIN.

Oui, c'est bi dit ; va faire tirer bouteille.

SEP.

Ne vas pas le faire croquer le marmot, entends-tu ?

MARTIN.

Eh non, on ; va toujours, je suis à toi. Allons, Fanchette, aide-moi à mettre ce cuvier en place, que je le finisse en dedans. Voyez comme tout cela est propre ! comme tout est arrangé ! Voilà ce qui s'appelle une bonne ménagere. Ah ! quel plaisir j'aurai quand tu seras ma petite femme.

FANCHETTE.

Ah ! nous n'en sommes pas encore là.

MARTIN.

Non, mais nous y viendrons.

FANCHETTE.

Ah ! peut-être.

MARTIN.

Pourquoi ? est-ce que tu ne me trouve pas assez beau ?

FANCHETTE.

Je ne dis pas cela.

MARTIN.

Voudrois-tu que je fusse plus jeune ?

FANCHETTE.

Non, non.

MARTIN.

Plus riche !

FANCHETTE.

Tenez, je ne vous en aimerois pas davantage.

MARTIN.

Voilà parler ; oui ma Reine, contentement passe richesses ; mais l'un & l'autre sont bons : & ne t'inquiete de rien, tu trouveras avec moi le plaisir & le profit, compte sur ma parole (*Il entre dans le cuvier.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, COLIN.

COLIN.

Fanchette, est-il ici ?

FANCHETTE.

Il est là-dedans.

MARTIN.

J'ai pourtant bien fait de mettre Colin à la porte.

FANCHETTE.

Et ton oncle ?

COLIN.

Mon oncle me suit.

MARTIN.

Oh ! je l'empêcherai bien dorénavant de mettre les pieds

dans ma boutique... Fanchette tu ne dis rien ? Raconte-moi donc quelque histoire, en attendant que je fini mon ouvrage.

FANCHETTE.

Je fais une chanson nouvelle, mais je n'ose pas vous la dire.

MARTIN.

Pourquoi ?

FANCHETTE.

C'est qu'elle est sur Jacques le Tonnelier.

MARTIN.

Qu'importe! à cause que c'est un confrere ! Chante, chante toujours.

FANCHETTE.

VAUDEVILLE NOTÉ.

Un Tonnelier, vieux & jaloux,
Aimoit une jeune bergere :
Il comptoit être son époux;
Mais il n'avoit pas su lui plaire.
Lubin, Berger jeune & bien fait,
Courtisoit la belle en secret.
Travaillez, travaillez, bon Tonnelier,
Raccommodez votre cuvier.

MARTIN & FANCHETTE.

Travaillez, travaillez, &c.

MARTIN.

Elle est par ma foi bonne celle-là, chante, chante.

Un jour dans le fond d'un cuvier
Travailloit cet amant antique ;
Lubin, habile à l'épier,
Entre aussi-tôt dans la boutique ;
Et par les plus tendres discours
Charme l'objet de ses amours.
Travaillez, &c.

MARTIN.

Fort bien, fort bien. (*Il rit.*) Ah, ah, chante, chante toujours.

Le jaloux ne soupçonne rien,
Et son ouvrage seul l'occupe ;
Mais Lubin sait user très-bien
Du temps que lui laisse sa dupe,
Et de sa maîtresse à l'instant,
Il baise la main tendrement.
Travaillez, &c.

MARTIN.

Eh bien, tu ne chantes plus, Fanchette ? Est-ce qu'il n'y plus rien ?

FANCHETTE.

Si fait, si fait.

MARTIN.

MARTIN.

Et bien, chante, chante toujours.

L'Amant charmé de ce destin,
Se plaisoit à ce badinage ;
Et peu satisfait de la main,
Il voulut oser davantage ;
Aux oreilles du vieux jaloux,
Il prend un baiser des plus doux.
Travaillez, travaillez, bon...

Ici Martin sort la tête hors du cuvier, pendant que Colin veut embrasser Fanchette.

MARTIN.

Qu'est-ce que tu fais-là, coquin ?

COLIN, *en le contrefaisant.*

Chante, chante.

MARTIN.

Ah ! double traître, je vais t'apprendre à chanter.

SCENE XIII.

LES PRECEDENS, GERVAIS.

GERVAIS.

QU'est-ce qu'il y a donc ?

MARTIN.

Ah ! Maître Gervais, je suis assassiné ! Votre coquin de neveu m'a fait damner aujourd'hui : aidez-moi à le rosser.

GERVAIS.

Doucement, Maître Martin ; n'embrouillons point les moûtures : parlons d'une affaire qui me regarde ; & puis nous viendrons à la vôtre.

MARTIN.

Volontiers, pourvu que....

GERVAIS.

Vous me devez cent écus, Maître Martin.

MARTIN.

Cela est vrai. (*à part.*) Que diable vient-il me demander ? (*haut.*) Votre coquin de neveu m'a fait...

GERVAIS.

Votre billet est échu depuis long-temps ; je veux être payé.

MARTIN.

Diable emporte si j'ai le sou.

GERVAIS.

Arrangez-vous ; il me faut de l'argent, & tout-à-l'heure, ou demain je vous fais exécuter.

MARTIN.

Encore un coup, je n'ai pas le sou.

GERVAIS.

Tant pis : nous vendrons vos meubles. Votre serviteur, Maître Martin ; à demain.

MARTIN.

Quel embarras ! Mais écoutez-donc ?

GERVAIS.

Que voulez-vous que j'écoute? C'eſt de l'argent qu'il me faut.

MARTIN.

Mais on peut s'arranger ; je ſuis honnête-homme, après tout.

GERVAIS, *s'en allant.*

C'eſt ce qu'il faut voir.

COLIN, *à Martin.*

Mon oncle, Maître Martin dit qu'il eſt honnête homme ; mais il n'a pas d'argent : cela eſt aſſez commun ; tenez, faiſons une choſe: v'là Fanchette qui me ſervira de nantiſſement ; que Maître Martin me la donne en mariage, je me charge de ſa dette.

MARTIN.

Comment ! comment coquin !

GERVAIS.

Un moment ; mais cette propoſition-là me paroît aſſez raiſonnable, Maître Martin ?

MARTIN.

Comment ! il faudra que je perde Fanchette !

GERVAIS.

Aimez vous mieux aller en priſon ? Après toutes réflexions faites, j'aime mieux mon argent.

CANON.

Martin.	Attendez quelque temps,
Gervais.	Moi vous donner du temps,
Colin.	Si vous donnez du temps,
Fanchette.	Voyez l'entêtement !
Martin.	Et vous ſerez content ;
Gervais.	C'eſt prier vainement ;
Colin.	Vous perdez votre argent ;
Fanchette.	S'obſtiner méchamment,
Martin.	Car je ne puis en ce moment,
Gervais.	Il me faut mon argent comptant.
Colin.	Il faut payer abſolument,
Fanchette.	Lorſqu'il pourroit inceſſamment,
Martin.	Je ne puis payer ſans argent.
Gervais.	Ou bien en priſon ſur le champ.
Colin.	Ou bien votre conſentement.
Fanchette.	Mettre fin à leur différend.

MARTIN.

J'enrage ! les traîtres m'ont joué..... la friponne ne m'aime point... l'épouſer malgré elle... il m'en arriveroit quelque malheur.. Allons Maître Gervais, plus de procès, reſtons bons amis.

GERVAIS.

Conſentez-vous ?

MARTIN.

Oui. Je gagne cent écus pour ne pas faire une ſottiſe : il y a plaiſir de devenir ſage à ce prix-là.

GERVAIS.

Ah ! pour le coup, je ſuis charmé de vous voir raiſonnable.

SCENE DERNIERE.

LES PRECEDENS, SEP.

SEP, *ivre.*

HÉ ! Maître Martin ? Eh bien ! qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout ça ; eſt-ce qu'il convient d'expoſer un honnête-homme comme moi à boire deux chopines tout ſeul au cabaret comme un ivrogne ?

MARTIN.

Dans le moment nous allons les boire enſemble, ſont-elles tirées ?

SEP.

Qu'appelles-tu tirées ; mais je crois que je les ai bues.

MARTIN.

Et bien nous en boirons deux autres.

SEP.

Que tu payeras ?

MARTIN.

Oui ; je gagne cent écus, je veux bien payer bouteille.

GERVAIS.

Il a raiſon : je veux en être auſſi.

SEP.

En ce cas, je vais faire tirer pour cent écus de vin.

MARTIN.

Eh ! non, non.

GERVAIS.

Laiſſe-le faire, je me charge de tout cela.

MARTIN.

A la bonne heure.

GERVAIS.

Allons, mes enfans, à demain la noce.

VAUDEVILLE.

COLIN.

AUprès d'un tendron, à votre âge,
Rarement on peut réuſſir,
Le travail eſt fort en ménage,
La peine paſſe le plaiſir :
Mais avec moi que rien ne laſſe,
Dont l'âge eſt peu fait au loiſir,
Facilement la peine paſſe,
Il ne reſte que le plaiſir.

GERVAIS.

Quand ma femme voit l'eau trop baſſe,
Et mon moulin prêt à tarir,
Elle boude, fait la grimace,
Sa peine paſſe le plaiſir :
Mais quand l'eau commence à groſſir,
Ma femme rit, la peine paſſe,
Il ne reſte que le plaiſir.

SEP, *ivre.*

S'tilà qu'eſt fin, n'eſt pas un Claude;
Car la femme eſt un boutte en train,
Qui n'pens' qu'à donner, comme s't'autre,
Que d'la peine pour ſon plaiſir :
Mais j'bois toujours, ſans que ça paroiſſe;
Si par haſard Margot le voit,
J'la careſſe, ſon humeur paſſe,
Il ne reſte que le plaiſir.

MARTIN.

Quand un Auteur cherche ſans ceſſe
Les moyens de vous divertir,
Et qu'il voit chanceler ſa piece,
La peine paſſe le plaiſir :
Mais devant vous s'il trouve grace,
Et ſi vous daignez l'applaudir,
Au même temps ſa peine paſſe,
Il ne reſte que le plaiſir.

CHOEUR.

Quand le chagrin nous embarraſſe,
Il faut tâcher de le bannir;
Riant, chantant, la peine paſſe,
Il ne reſte que le plaiſir.

FANCHETTE.

Mon cœur ne veut point de partage,
Songe toujours à me chérir,
Souvent lorſqu'on eſt en ménage,
La peine paſſe le plaiſir :
Mais après un peu de diſgrace,
L'Amour ſe fait bien mieux ſentir;
Quand on s'aime, la peine paſſe,
Il ne reſte que le plaiſir.

FIN.

On trouve à Avignon, chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Libraire, place Saint-Didier, un aſſortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.